

Angela

« Cher journal, je n'en peux plus ! Voilà des semaines que je reçois des textos ou des posts sans cesse plus méchants. Qu'ai-je donc fait pour mériter ça ? Tous ces gens qui m'envoient des trucs tels que : « belle et bête », « tu mérites le prix no-belle », ou encore « À quoi reconnaît-on Angela dans un aéroport ? C'est la seule qui donne à manger aux avions ». Il y a même une photo retouchée de moi, avec des oreilles d'âne ! Et ce n'est pas la pire. Trop, c'est trop ! Mais à qui répondre ? Ils sont tellement nombreux ! Et puis, ils sont tellement courageux que la plupart d'entre eux se cachent sous un pseudo. Le monde entier semble convaincu de ma bêtise. Pourtant, je ne me crois pas plus idiote qu'une autre... Quoi que je dise, quoi que je fasse, rien ne changera plus jamais. Je ne sais même pas pourquoi j'écris dans ce journal. Qui prendra la peine de lire les états d'âme d'une fille stupide ?

Alors, pourquoi continuer à écrire ? Pourquoi continuer à vivre ? M'effacer ! C'est ça que je devrais faire !

M'effacer pour que plus personne ne me voie, pour ne plus déranger, pour ne plus avoir à souffrir ! M'effacer, c'est mourir ».

Ces coups de blues m'arrivent de plus en plus fréquemment. Il faut dire que partir pour l'école n'est pas seulement une corvée ; c'est devenu une véritable épreuve, un supplice. C'est que les filles qui veulent m'humilier sont là tous les jours, sans exception. On dirait qu'elles n'attendent que mon passage. Qu'est-ce qui les motive, au fait ? La jalousie ? La haine ? Ou alors, le fait que je sois réellement bête ? On pourrait se demander pourquoi je n'affronte pas mon arrivée en compagnie de copines. C'est vrai que si j'étais entourée, les vanes méchantes et les moqueries seraient moins pénibles à encaisser. Mais ce n'est populaire pour personne de protéger la cible des critiques. Alors, on me laisse tomber. Ce n'est qu'ici, dans ma chambre, que je me sens plus ou moins bien. Et encore ! Pour assurer ma tranquillité, il faut que je me retienne de consulter mon smartphone, parce que c'est surtout sur les réseaux sociaux que la valse des critiques se fait envahissante. Si j'ai le malheur de poster une photo de moi, les commentaires apparaissent dans la seconde : « Belle photo, pas trop lourde. Il faut dire qu'une tête sans cerveau... » « Tiens, v'là Einstein ! »

Dans certaines familles, les grands frères prendraient la défense d'une fille opprimée. Ce n'est pas ici que ça arriverait. John, mon frère de dix-huit ans, n'a pas envie de se mêler de mes affaires.

— Tout le monde a ses galères, Angela ! J'ai autre chose à faire que la morale à des gamines mal élevées. Débrouille-toi !

Bonjour la solidarité familiale ! C'est toujours rassurant de pouvoir compter sur les siens ! John n'est pas méchant, mais depuis toujours, il a soigneusement dressé et entretenu les cloisons qui séparent nos deux vies. Il a ses potes avec qui il aime faire la fête, il connaît deux ou trois filles, mais se garde bien de me choisir comme confidente pour ses histoires de cœur. Sa devise : « je te laisse vivre ta vie ; tu me laisses vivre la mienne ». Un grand frère, quoi ! Pendant que je rumine mon cafard, étendue sur mon lit, je l'entends rigoler dans le salon, où il essaie de donner à notre oncle l'impression qu'il a une voix radiophonique. Notre oncle, c'est un personnage, lui aussi. Il se fait appeler « tonton Cloclo », moins à cause de son patronyme ridicule (Claudy) que par une admiration sans bornes pour un vieux chanteur, mort il y a quarante ans, électrocuté dans sa salle de bain. Il paraît qu'avant sa dernière danse dans sa baignoire, il enthousiasmait les foules par ses chansons, ses chorégraphies et ses costumes, dont les paillettes scintillaient aux quatre coins de la scène. Parmi les centaines de milliers de fans de cet artiste : mon oncle, qui jure que personne ne dépassera jamais son idole. Alors, il a créé une radio il y a plus de vingt ans. Avec l'évolution des technologies, c'est devenu une radio « Internet », qu'on appelle « e-radio ». Aujourd'hui, Tonton Cloclo souhaite passer la main. Il estime sans doute qu'il est devenu trop vieux pour séduire les auditeurs. Et puis, la musique d'aujourd'hui ne le branche pas trop. C'est vrai qu'il y a bien longtemps que sa star

éternelle ne fait plus recette auprès des jeunes. Alors, il a pensé à mon frère pour lui succéder. À mon frère... Pas à moi, bien sûr... Je suis sans doute trop bête... Une boule de colère éclate en moi. Je bondis de mon lit et me retrouve au salon en quelques secondes.

— ...et je terminerais la soirée par quelques bons morceaux de « rock métal » avec ma copine Marie-Lou, explique mon frère.

Je salue mon oncle et ne jette même pas un regard à John. Chacun sa vie, n'est-ce pas ! Puis, je me lance :

— Tonton Cloclo, moi aussi j'aimerais avoir une émission avec mes copains. J'avais pensé à quelque chose d'interactif, où les jeunes victimes de harcèlement auraient l'occasion de s'exprimer. Je ne demanderais pas beaucoup : juste quelques heures par semaine, s'il te plaît...

Mon oncle paraît surpris, un peu embarrassé, tandis que John soupire bruyamment.

— Lâche-nous un peu, Angela ! m'ordonne-t-il. La radio, c'est à moi que Tonton la confie. À moi, tu comprends ça ?

Je continue d'ignorer mon frère, le regard vissé dans celui de Tonton Cloclo.

— Allez, s'te plaît, Tonton, c'est important pour moi.

L'oncle semble ennuyé, un peu réticent à l'idée de donner accès à la radio à une ado de quinze ans, certes bien mignonne, mais pas vraiment réputée pour son intelligence. Pourtant, il ne peut pas donner l'impression de favoriser John.

— Arrête tes gamineries, Angela ! Cesse de nous étouffer et barre-toi ! m’ordonne mon frère.

— Écoute, tempère l’oncle. Tu pourrais bien lui céder quelques tranches horaires, en fin d’après-midi par exemple. Mettons... le mardi et le jeudi entre 16 heures et 18 heures.

Je ne peux retenir un « yes ! ». Mon frère hoche la tête, les yeux au ciel. Moi, je relève la tête. Mon cœur est au ciel !

*

Miguel

Monsieur Reggio, prof de français, a l’habitude de faire claquer ses talons lorsqu’à grands pas, il arpente les allées qui séparent les trois rangées de bancs. C’est mauvais signe. Le paquet de rédactions en mains, il fouine à la recherche de celles dont il lira les meilleurs extraits. Monsieur Reggio, dit « le crapaud », aime flatter ses meilleurs élèves pour les ranger de son côté. Il s’extasie devant les métaphores des uns, il s’émerveille devant les allitérations utilisées par les autres, puis, son sourire béat prend des allures mauvaises. Il a repéré mon devoir. Une fois de plus, il s’appête à se payer ma tronche.

— Mais, comme toujours au cours des bons spectacles, on garde le meilleur pour la fin, claironne-t-il avec arrogance. Cette fois encore, monsieur Miguel sera notre vedette !

Quelques gloussements de fayots se font entendre ça et là. Des élèves me narguent, d'autres m'ignorent, subitement perdus dans la contemplation de leurs baskets.

— Écoutez plutôt, reprend le prof. « En ce début de printemps, dans tous les jardins, les pruniers s'alourdisaient de prunes ». Il est vrai que les pruniers ne portent que rarement des melons. En revanche, il faudra que monsieur Miguel me donne la marque de l'engrais capable de faire naître des prunes au début du printemps. Et la suite est meilleure encore. « Mon coussin me disa d'arrêter ». On connaissait le coussin péteur, voici le coussin parler. J'imagine que monsieur Miguel voulait nous parler de son cousin, avec un seul s. On en profitera pour lui apprendre la conjugaison du verbe « dire ». « ...parce que dans la rivière, il y avait sûrement du poison à cet endroit-là ». Il est vrai qu'avec la pollution... Alors, monsieur Miguel, que pensez-vous de votre chef d'œuvre ?

Sa bouche dégouline de fiel et de mépris. Je suppose que je dois prendre l'air honteux et sourire bêtement à ses humiliations. Sorry, ce n'est pas mon genre. Alors, je lui rétorque :

— Je pense que vos vanes sont tellement pourries qu'elles ne font rire personne ! Désolé pour vous.

— Vous allez arrêter de faire votre tête de cochon ?

— Je préfère une tête de cochon à une tête de crapaud !

Ma réflexion déclenche un rire général, même chez les fayots.

— Ça suffit, Miguel ! Emportez votre insolence ainsi que votre ignorance, et prenez la porte !

— Et je la dépose où ?

Me voilà donc à compter les mouches dans le couloir, où ne résonne plus que par à-coups, la voix de crécelle de ce prof qui m'a pris pour cible depuis le début de l'année, uniquement parce que j'ai redoublé. Une fois sur deux, je suis exclu de sa classe. Je commence à connaître par cœur l'emplacement des crevasses qui parcourent les murs du couloir. Un surveillant passe en m'ignorant comme si j'étais atteint d'une maladie contagieuse. Puis, j'aperçois Louis qui sort de l'infirmerie. On n'est pas vraiment copains, Louis et moi, mais je le trouve marrant. Quand il marche, on dirait qu'il danse. Surdoué dans toutes les matières, il a toujours fini ses exercices avant tout le monde et attend patiemment, la tête dans les nuages. Féru de comédies musicales, il rêve de percer dans le monde du spectacle, au grand désespoir des profs qui veulent faire de lui un ingénieur. Certains le jalourent et les mauvaises langues prétendent que chez lui, il joue à la dînette avec ses petites cousines. C'est vrai qu'il ressemble un peu à une fille. Quand il me voit, il passe la main dans ses longs cheveux noirs et me lance, sincèrement désolé :

— Oh ! Miguel, il t'a encore mis à la porte ?

Je lui raconte. Je lui demande surtout ce qui lui vaut le pansement sur son arcade sourcilière.

— Ce sont les primates de la classe D, m'explique-t-il de sa voix flûtée. On ne devrait jamais parler foot avec eux. Quand j'ai eu le malheur de dire que Neymar marquait moins souvent qu'avant, mais que son jeu restait élégant, ils m'ont cogné en hurlant : « T'y connais rien, sale fiotte ! Le foot, c'est pas de la danse ! ». Puis, ils se sont fichus des photos de chanteurs que j'avais collées sur mes classeurs et ils les ont arrachées. Un de ces lâches a dit aux autres qu'il m'avait vu échanger des photos de magazine avec des filles. Et ils m'ont arrangé après m'avoir insulté... Tu imagines, seul contre quatre, je n'ai rien pu faire...

Louis s'empare du devoir que Reggio m'a jeté à la figure en me mettant à la porte. Il relève toutes mes fautes sans se moquer une seule fois.

— Tu ne maîtrises pas tes verbes, Miguel, c'est ça qui craint. Je t'aiderai si tu veux. Ce n'est pas si compliqué.

Il est sympa, Louis. Pour lui, rien n'est compliqué. Alors, j'accepte son aide. Et je me promets de rendre une petite visite chez les garçons de la classe D, histoire qu'on lui fiche la paix.

*